

BLOC I

Un jour, on entre en Étrange pays. La *gaste lande*. La radio, la nuit, donne l'impression d'être de retour à la maison, d'avoir retrouvé les nuits de toujours : une voix parle à l'oreille, une voix chuchote. Mais elle leurre, on ne rentrera jamais chez soi, ce n'est plus possible, plus du tout envisageable. On ne peut plus revenir en arrière. On a pénétré dans un pays dont le cœur est la nuit, la nuit inquiète.

Un vendredi du mois de juin, le 12, tu arrives en terre neuve. Une terre écrasée de soleil, sans le moindre arbre, la pelouse souffre. Le premier mouvement est de s'enfuir, de chercher la sortie, tu te débats, tu vas pleurer. On t'explique sèchement qu'il faut demander l'autorisation 48 heures à l'avance. Tu trouves que cela fait beaucoup pour toi, en 48 heures : ne pas digérer le premier choc opératoire, s'épuiser de diarrhée, apprendre que tu as un cancer (« Vous avez une tumeur, elle est cancéreuse, on enlève le rein, vous serez guérie »), te préparer à une deuxième amputation (le visage qui plonge ses yeux dans les tiens, le visage qui ne te lâche pas, s'assure que ses yeux aimantent les tiens, comment le visage a-t-il appris et répété son rôle ? Face à un miroir ? Face à un collègue jouant le patient ?), et arriver dans une prison remplie de vieux. On reprend l'explication d'une façon plus bienveillante : tu as subi une opération plutôt lourde, il faut te reposer (tu n'y crois pas, ne parviens pas à y croire : un cancer, tu as un cancer, toi, un cancer). Si tu forces, tu le paieras plus

tard, ça lui est arrivé, à l'aide-soignante, elle le sait : on veut reprendre ses mouvements, on va trop vite, on commet des imprudences. Tu as besoin de reprendre les choses les unes après les autres, lentement. Quand tu te résous à la seule promenade autorisée, les jolies petites plantes aromatiques qu'on cultive dans ce désert, le basilic et la chicorée, tu as envie de faire sur elles le bond de la bête sauvage et de les bouffer.

En Étrange pays, de petits coupons accompagnent les plateaux-repas et mentionnent le type de menu, le numéro de la chambre. Ils permettent de se repérer dans le temps. « Vendredi 5 juin 2015. Céleri rémoulade. Filet de poisson à la bordelaise. Aubergine au four. » L'infirmière est déprimée, elle ne sait plus si elle se présentera à l'oral de son concours dans dix jours. Elle est trop fatiguée et n'a pas le temps de se concentrer pour étudier : le père de son copain vient de mourir, à la Martinique. Ils auraient aimé disposer de plus de temps à partager avec lui, l'accompagner davantage, mais il y a le travail, ici à la clinique, et toute cette souffrance qu'elle voit. « Vous évaluez votre douleur à combien ? — Zéro. » Tu aimes bien les petits poils de l'infirmier, le fin anneau qui orne son oreille. Tu éprouves de la honte à n'avoir perdu qu'un utérus, à un étage où beaucoup souffrent d'amputations, de cancers. Tu n'as pas vraiment conscience que toi aussi tu as subi une ablation. Tu ne sais pas encore. Virevoltante, l'infirmière déprimée revient te porter un goûter. Tu choisis la madeleine. Elle dit que ça va mieux : elle a bien mangé – du brocoli et des pâtes –, elle montre en riant son petit ventre : « Ça se voit, hein ? »

Le samedi 6 juin, qu'il est long le chemin de mastiquer son pain ! Tu mâches, le pain devient une bouillie pâteuse que tu peines à avaler, tu la rumines, la filtres à travers les dents,

usine à gaz devenue. Le dimanche, tu mâchouilles quelques miettes du croissant, plus rien ne passe, tout est bloqué.

Le lundi 8 juin, l'équipe médicale reporte le départ en maison de convalescence, le temps d'un scanner pour vérifier si les diarrhées ne proviennent pas d'une obstruction intestinale : les tremblements, la fièvre t'ont saisie vendredi soir, au dîner. Tu as dû t'aliter.

Tu pues le bas de contention. La chambre sent le désinfectant aromatisé. L'infirmier t'a déchiré un bas et ne sait plus où se mettre. Il te croisera, quelques jours plus tard, étonné de te trouver encore là. Tu lui expliqueras. Il dira : « Oh, merde... » Il entre dans ta chambre au moindre prétexte, te désigne plusieurs fois le bouton rouge à presser pour l'appeler. Sort, se ravise, revient, voit la carafe, propose de la remplir, la remplit.

Le mercredi 10 juin, sur l'écran de l'ordinateur, le Christ de Pasolini gueule. « Je ne suis pas venu apporter la paix sur la terre, mais séparer l'enfant de ses parents. »

Entrer dans le monde des hôpitaux, espérer en sortir. S'ouvrent deux chemins. Un chemin de lumière : les opérations pour améliorer la vie, sauver la vie, on traverse la nuit des blocs et retrouve la lumière dans laquelle se baigner ; l'autre chemin, de borne noire en borne noire. Se concentrer sur le chemin de lumière.

Comme si c'était en ton pouvoir. Responsable de ta maladie, coupable de ta maladie.

« Incidentalome », tu comprends « *incidens* thalome » et ne comprends pas. Une tumeur a trouvé *thalamos*, « gîte » dans ton rein, « a épousé » ton rein, ou bien *incidens*, « a entaillé », « incisé », « buriné » ton rein. De quel mariage est-il question ? Un verbe latin et un substantif grec pour fabriquer un

nom-monstre? Tu ne comprends rien, l'esprit colle aux mots, il ne conçoit pas ce que signifie le mot « tumeur ».

Tu as vécu la première opération comme un choc. La peur sans bornes t'a saisie, pétrifiée à l'entrée dans le bloc. La viande pue, une peur de bête menée à l'abattoir. Tu tournes en rond sur la pelouse synthétique de la terrasse (on te conseille de marcher pour éviter la phlébite) et, par hasard, tu entres dans le bloc dans lequel tu étais, une semaine auparavant. Tu t'étonnes : la salle d'opération est claire, baignée de la lumière que des fenêtres laissent entrer par un puits de jour. Tu pues l'opération, suintes l'opération. Moite, partout tu laisses l'empreinte de la bête traquée qui fuit l'oiseau de proie.

Notes pour un psy. Cela fait beaucoup en peu de jours. Comme si tu venais d'apprendre ton propre décès. Le temps n'existe plus. Le temps est attente du passage de l'infirmier, attente du repas, attente du taxi conventionné. Tu ne parviens pas à pleurer, comme si tu étais déjà morte, comme si tu avais toujours déjà été morte.

Une nuit où tu ne parviens pas à dormir, tu entends la voix d'un ami, à la radio. Tu es heureuse de l'entendre, il évoque Rimbaud, la folle liberté libre de Rimbaud, le poète qui cherche un corps nouveau, qui veut posséder la vérité dans une âme et dans un corps. Dans la nuit lumineuse des déserts, l'ami évoque Rimbaud au moment où tu le rejoins dans l'étrange pays du cancer.

Il y a les nuits où tu gueules. Tout t'énervé. Tension maximale, le cri : vouloir que cesse ce bulletin clinique perpétuel, que cesse la demande de nouvelles, que cessent les projections des autres, les explications de ta maladie, que cessent leurs idées sur ce que tu es censée ressentir, sur ce que tu es censée

faire pour surmonter tout cela. Tu n'en peux plus de rassurer les uns et les autres alors que tu n'es pas rassurée. Tu n'as plus envie de messages, tu les connais d'avance, les appels au courage, que tu as, ils en sont sûrs, à la combativité dont tu as déjà su donner des preuves, leur confiance en une guérison dont tu peux être sûre. Tu voudrais qu'on se taise. Qu'on te berce, tout simplement.

Tu te dis que cette saloperie va peut-être t'amener à prendre la tangente et à ne plus affronter ces gamins... éreintants. Tu n'as plus les reins assez solides.

Tu pleures des larmes de deuil. Régression, on porte un bracelet. On te dit: « Comme à la maternité. » Convertir son regard, se dire que c'est une renaissance.

Tu as vécu cinquante ans, presque cinquante et un, comme tu as pu.

Le samedi 13 juin, tout est pareil, et rien n'est plus pareil.

Notes de l'hospice

À l'hospice, on...

on a ses petites victoires: enfiler toute seule ses bas de contention;

on tourne comme un hamster pour éviter la phlébite;

on est jeune à 50 ans;

on écoute Léonarda, 99 ans, s'emporter contre l'aménagement extérieur: « Ces herbes, on les donnait aux cochons! On avait tous un cochon... Ils pourraient mettre, je sais pas, moi, des lauriers... mais regardez-moi ça: de la chicorée! Bon, la lavande, ça va, mais c'est tout petit! Au moins, comment ça s'appelle déjà... à Sainte-Marie, on peut profiter du parc et des grands arbres du voisin. »

Robert a l'accent et la gouaille d'un titi parisien. « Ben oui! j'suis alcoolique, fils d'alcoolique, p'tit-fils d'alcoolique, j'ai pas honte de l'dire! Comment ça va, ma p'tite Colette? Moi, ça va pas. Ça fait deux jours que je mange pas, j'peux pas, hier soir, j'ai mangé qu'un yaourt. J'ai mal. Ils vont m'envoyer consulter un spécialiste à la Saint-Glinglin! Y'en a un qui a raconté que j'avais bu d'la bière. Non mais qui c'est celui-là que je lui casse la gueule! C'est n'importe quoi! Ils voient bien mes analyses, les docteurs! Ils voient bien qu'j'ai pas touché un verre d'alcool depuis que je suis là! Ils veulent me virer: j'suis un pauvre, j'ai que 180 euros de retraite, alors ils veulent me virer! »

Réfectoire

Raymonde parle sans cesse. Chaque après-midi, en salle de balnéothérapie, elle trempe une heure dans l'eau très chaude pour calmer ses douleurs nerveuses. Elle raconte que, un jour, le médecin du contrôle dépêché par son employeur l'a envoyée à Albi, chez le psychiatre des alcooliques, en consultation de vérification de son arrêt de travail. Le psychiatre lui a dit qu'elle n'avait rien à faire là, que son employeur était complètement barge. À chaque repas, Raymonde répète la même histoire: la pellicule des comprimés, sans doute des génériques fabriqués chez les Chinois, il faut l'enlever avant d'appuyer sur la capsule. Si on ne le fait pas, l'aluminium explose la gélule et après bonjour! c'est dégueulasse d'avalier le médicament! Et l'aluminium, quand on est malade des nerfs, c'est pas très bon. On ne sait pas trop ce que c'est, sa maladie orpheline, alors on appelle ça « fibromyalgie » mais on ne sait ni d'où ça vient ni comment ça se soigne. Sa voisine regarde les comprimés. « C'est pour l'estomac? — Non, des antidouleurs. » Raymonde veut que tu colories des mandalas. Tu vas voir, on est zen après.

Quelques semaines avant ton anniversaire, tu prends trente ans d'un coup. Léo, tout le monde ne cesse de rappeler ses 99 ans, regrette que le kiné ne lui masse que les épaules, elle préférerait qu'il descende plus bas. À table, elle n'achève pas sa saucisse, aussitôt récupérée, en cachette des infirmières distribuant les comprimés, par qui ne doit absolument pas manger de gras. On se lèche le dessus de la main, y verse un sachet de sel, lèche à nouveau. Régime sans sel. On saisit la mousse au chocolat d'un voisin de table, l'engloutit, replace l'emballage vide dans l'assiette du voisin. « *Sans sel*, on ne mange pas de crépine! » On masque à l'aide d'un sachet de poivre la pastille de couleur qui, sur l'étiquette portant à table le nom de chacun, indique le type de régime, le cholestérol, le diabète. On se remplit les poches de sachets de mayonnaise, de sachets de sucre, de sachets de vinaigrette.

Un bruit nouveau rythme les jours : celui du chariot brinquebalé dans les couloirs, suivi du craquement de l'emballage des médicaments dont les infirmiers extraient les gélules, les piluliers secoués.

Le 20 juin, ta tension est de 12.6; le 24 juin, de 9.6; le 27 juin, de 10.7. Le 25 juin, sur le vélo de salon du kiné, tu pédales 2,71 km; le 26 juin, le compteur ne fonctionne pas.

Madame Combe ne veut plus pédaler, elle ne veut pas davantage serrer le ballon en mousse entre ses cuisses. Le monsieur court et trapu ne s'est pas rasé les jambes, les électrodes ne tiennent pas. À table, Robert dit qu'il aime bien la messe. Il ne croit pas mais il va faire la manche à la messe de Gaillac, tous les bourgeois y vont, les pharmaciens, les notables... Il se fait trente euros à chaque fois. Il est athée, mais lui, au moins, il respecte, alors qu'il y en a qui rentrent en short dans l'église! Une voix répète en vain : « Nicolas! Nicolas! » La dame livide ne pense qu'à bronzer et à connaître le motif de la présence des uns et des autres au centre de